

Flashwood

Film à numéros

Daniel Racine

Numéro 324, octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, D. (2020). Flashwood : film à numéros. *Séquences : la revue de cinéma*, (324), 30–30.



FLASHWOOD

FILM À NUMÉROS

DANIEL RACINE

Jean-Carl Boucher est sûrement l'un de nos comédiens québécois les plus attachants; son jeu est un juste équilibre entre l'authenticité et la maladresse contrôlée, la douce révolte et le clown à la tristesse refoulée. Un acteur auquel nous pouvons tous et toutes nous identifier assez facilement, dépendant du type d'événements que nous traversons dans nos vies respectives. Indissociable de la trilogie de Ricardo Trogi, nous l'aurons vu gagner en maturité et en assurance entre les films *1981* et *1991*. C'est à l'époque de *1987* qu'il entame le tournage de son premier long métrage *Flashwood*, le récit de copains entre l'adolescence et le début de l'âge adulte, sans trop savoir ce qu'il adviendra de ce matériel brut, souvent improvisé. Entouré de nombreux de ses amis, dont les familiers Pier-Luc Funk et Antoine Desrochers, Boucher a expérimenté avec eux différentes trames narratives dont l'ensemble arrive bien mal à dresser un tout cohérent sur cette bande de camarades.

Bien loin de *Matthias et Maxime*, de Xavier Dolan, autre création d'ici concoctée entre amis, ou de la démarche temporelle entreprise volontairement par Richard Linklater pour son *Boyhood*, le *Flashwood* de Jean-Carl Boucher expose son manque flagrant d'emprise scénaristique sur ce qui semble se créer sous ses yeux. En laissant ses comédiens très libres, tant dans leur «écriture» spontanée que dans

certains cabotinages, sa confiance paie à l'occasion (entre autres, lors d'une scène criante de vérité entre Funk et Maxime Desjardins-Tremblay), mais souvent elle aboutit dans des culs-de-sac, où ses personnages ne semblent même pas réaliser qu'ils sont totalement perdus. Ce manque d'orientation est aussi flagrant lorsqu'il se permet d'introduire de nouveaux visages ou de les faire disparaître sans trop d'explications, un peu comme des *featuring* sur un album rap, où il aurait fait pavaner devant sa caméra ses nombreux amis du milieu cinématographique. Heureusement, tel n'était pas son intention, mais les apparences auraient pu être trompeuses.

Tourné en trois temps sur une période de sept ans, ce «Boisbriand» (dont le surnom est Flashwood) rappelle un peu la courtepoinée décousue de Guillaume Lambert, *Les scènes fortuites*. Si ce dernier ne se cachait pas d'avoir confectionné un collage de moments choisis au fil du temps, à l'opposé Jean-Carl Boucher semble avoir filmé sans se rendre compte qu'il avait finalement seulement des «bouts de films», plusieurs déviant de son arc narratif. Dans le domaine de l'abandon de ligne directrice, David La Haye avait tenté le tout pour le tout avec le sincère *Jespère que tu vas bien*, son long plan séquence improvisé auquel il ajoutera une suite. Saluons cette idée d'explorer ce médium, le cinéma en a toujours bien besoin. Mais n'est pas Denis Côté qui le veut.

Témoin du travail de ses mentors Francis Leclerc et Ricardo Trogi sur leurs plateaux de tournage, Jean-Carl Boucher les a regardés et les a questionnés. Mais entre apprendre et reproduire, il y a une compréhension de cette forme d'art qui va bien au-delà du «copié-collé» ou de la peinture à numéros. S'il maîtrise l'emballage de son film, grâce à la justesse de la direction-photo de Steve Asselin et de Louka Boutin, Boucher peine à dire quelque chose, à nous montrer ce qu'il a dans le ventre. Il réussit pourtant à nous émouvoir brièvement avec le personnage de Ti-Max, prisonnier de sa chaise roulante. Une composition nuancée de Maxime Desjardins-Tremblay, sa présence évoquant la force et la fragilité d'un jeune Robin Aubert. Sinon, de petits riens que nous oublions bien assez vite une fois le générique terminé.

Malgré ce long métrage qui ressemble davantage à une ébauche qu'à un produit mis en marché par la redoutable Nicole Robert, il est à souhaiter que Jean-Carl Boucher retrousse ses manches, dépasse hors des cases numérotées avec ses couleurs vives et nous revienne avec un film qu'il aura pris le temps d'écrire. Car il y a tout de même dans *Flashwood* un point de vue, maladroit, certes, mais juste assez présent pour croire que ce faux départ n'est pas ce qui empêchera le jeune réalisateur de nous proposer un dessin plus pertinent. ▲